

PENSER
VOYAGER
DÉCOUVRIR

AUTREMENT



Une criminelle indifférence

La nature? Les Anglo-Saxons l'adorent, les Français l'ignorent. Pour la chercheuse Valérie Chansigaud, il est urgent de mettre l'environnement au cœur du projet politique.

Historienne de l'environnement, discipline encore peu développée en France, Valérie Chansigaud étudie le rapport de l'homme à la nature sur le long terme. Le titre de son dernier ouvrage interpelle : *Les Français et la nature. Pourquoi si peu d'amour?* Cette « insensibilité » à la nature et à sa protection est une histoire ancienne, constate-t-elle, et tranche sur l'intérêt dont ont toujours fait preuve les »

» Anglais, les Allemands ou les Américains. Comment et pourquoi s'est construite cette culture de l'indifférence? Pourrait-on en sortir?

La rencontre avec les araignées a dicté votre carrière intellectuelle...

Vers 18-20 ans, j'aimais bien les araignées, sans être emportée par une passion irraisonnée; mais j'ai pris conscience de la phobie démesurée des Français pour ces animaux inoffensifs. J'ai cherché des livres sur le sujet, il n'y avait quasiment pas d'auteurs français. J'ai découvert alors qu'existaient depuis longtemps des sociétés savantes anglaises et américaines d'arachnologie. Et de très nombreuses publications. Au fur et à mesure que j'étudiais d'autres sujets – l'histoire des sciences naturelles, la protection des oiseaux, la photographie animalière... –, je découvrais cette même spécificité française d'une méconnaissance de la nature.

Vous partez de Stendhal, qui a écrit en 1838 dans ses Mémoires d'un touriste que les Français n'ont pas la passion des Anglais pour le «beau paysage pittoresque»...

Il n'est pas le seul à faire ce constat. Dès le début du XIX^e siècle, de nombreux auteurs ont conscience du «problème des Français avec la nature». Ils précisent qu'à moins d'avoir séjourné à l'étranger nous sommes incapables de

À LIRE

Les Français et la nature. Pourquoi si peu d'amour?, éd Actes Sud, 190 p., 20€.

percevoir le paysage. Stendhal fait ce constat sans savoir qu'il a lui-même des préjugés négatifs. Dans son ouvrage, il parle de «nature pittoresque», il trouve par exemple qu'il y a beaucoup trop d'îles sur la Loire...

Vous lui opposez un auteur anglais de la même époque, Gilbert White, star en son pays, méconnu en France, et qui, lui, est tout sauf un touriste...

Gilbert White (1720-1793) est un clerc anglican, qui naît, vit et meurt à Selborne, commune rurale située à une centaine de kilomètres de Londres. C'est un anti-voyageur. Il écrit qu'on ne peut connaître la nature que si l'on reste trente ans au même endroit. Dans *The Natural History and antiquities of Selborne*, paru en 1789, il décrit son voisinage, une nature ordinaire, des insectes, des oiseaux, le changement des saisons et le rythme des migrations. C'est de la science modeste servie par une vraie qualité littéraire.

Comment l'avez-vous découvert?

Mes grands amis, ceux que je fréquente le plus souvent, sont des botanistes, entomologistes, zoologistes, souvent des savants étrangers, qui sont morts depuis longtemps... Dans leurs écrits, je voyais régulièrement apparaître Gilbert White comme une référence. Charles Darwin a écrit un livre sur les vers de terre parce que White avait évoqué leur rôle dans la fertilité des jardins. White a aussi influencé le philosophe américain Thoreau dans son rapport à la nature ordinaire, dont il faut s'imprégner pour la comprendre. Son livre a connu deux éditions en deux siècles, c'est l'ouvrage scientifique le plus lu de langue anglaise, bien devant Darwin. Son succès est un bon indicateur de la passion des Britanniques pour la nature.

Vous opposez à White notre célébrité française de la même époque, Buffon, et vous n'êtes pas tendre...

Avec *L'Histoire naturelle* (1749-1789), Buffon avait l'ambition de faire un inventaire encyclopédique du monde naturel. Mais la dimension scientifique va rapidement être obsolète. Alors que White observe la nature vivante, Buffon utilise les animaux empaillés, les insectes séchés, les herbiers, soit la nature morte des cabinets de curiosités. Par rapport aux connaissances de l'époque, il est en retard de deux siècles. Après Buffon, il existe certes en France de nombreux auteurs qui ont accordé une place à la nature. Mais sans retentissement. Et parfois avec une observation médiocre, à une exception: Jean Henri Fabre (1823-1915), qui décrit aussi brillamment que White les moeurs des insectes, et explique avec une égale minutie comment s'y prendre pour les observer. De nombreux entomologistes ont dû leur passion à la lecture de Fabre, qui reste méconnu des Français alors que les Japonais l'adorent! Les écoliers japonais apprennent à lire avec lui...

Le XX^e siècle voit l'émergence de grandes figures de l'environnement aux Etats-Unis, comme Rachel Carson, avec son best-seller *Cette mer qui nous entoure*, au moment où la France s'extasie devant *Le Silence de la mer*, du commandant Cousteau...

Dans *Le Silence de la mer*, on voit des requins massacrés à coups de hache, et le dynamitage d'un atoll. Rachel Carson, elle, va faire quelque chose sans équivalent en France. En 1962, elle dénonce l'usage des pesticides, en l'occurrence le DDT. Elle est portée par un public immense. Et le DDT sera interdit en 1970. Rachel Carson est une icône dans un océan d'acteurs qui agissent tous dans le même sens, acteurs qui n'existent pas ici. On l'a encore vu avec le chlordécone, pesticide utilisé dans les plantations de bananes des Antilles françaises, dont l'interdiction est venue bien après celle des Etats-Unis, parce que nous n'avons pas de structures de protection équivalentes.

Nous avons tout de même eu les émissions de sensibilisation d'Allain Bougrain-Dubourg ou Nicolas Hulot?

Oui, mais la notoriété d'un Bougrain-Dubourg ou d'un Hulot reste plus faible et plus tardive que celle de l'Alle-



« En 1838, Stendhal trouvait qu'il y avait beaucoup trop d'îles sur la Loire... »

mand Bernhard Grzimek, auteur dès 1959 du documentaire oscarisé *Le Serengeti ne doit pas mourir*, sur la savane de Tanzanie et du Kenya. Ou de l'Anglais David Attenborough, avec ses documentaires pour la BBC. L'exception française, c'est toujours la faible intensité et le décalage dans le temps.

Et qu'en est-il des différentes disciplines scientifiques de l'écologie ?

C'est une invention étrangère ! Les grands concepts, biosphère, écosystème, biodiversité, viennent de penseurs anglais, allemands, américains. Les premières thèses françaises en écologie scientifique datent des années 1970, alors qu'on en faisait depuis la fin du XIX^e siècle aux Etats-Unis. Sur le mot *landscape*, le paysage, des historiens ont forgé l'expression *labcapsce* : le laboratoire est dans le paysage ; la nature est un laboratoire qu'il faut étudier. En France, on ne trouve quasiment jamais la trace de cette idée. Et les chercheurs français s'embarrassent trop de théories. Je l'ai vérifié pour la préparation d'un colloque, avec les propositions de communication de jeunes chercheurs français. La structure était souvent la suivante : on émet une théorie, et on apporte les faits qui permettent de démontrer cette théorie. Aucun étudiant anglo-saxon ne ferait ça, il se ferait laminer par ses professeurs !

Aucun penseur français ne trouve grâce à vos yeux ?

Si, le géographe Elisée Reclus (1830-1905), le plus important penseur français de l'environnement. Ses engagements anarchistes l'ont conduit à passer l'essentiel de sa vie en exil. C'est un auteur prolifique. Il a écrit notamment trois gros traités de géographie humaine, a analysé le développement de l'agriculture industrielle. Sa modernité est d'avoir relié les questions de nature à la question sociale, d'avoir comparé le sort du cheval blessé qu'on achève à l'homme qui succombe à la peine, qu'on n'achève pas, mais dont on se débarrasse tout de même. Il n'est d'ailleurs pas le seul à faire ce lien. Au XIX^e siècle, pour tous les auteurs et dans tous les pays, la cruauté envers les animaux est inséparable de la cruauté envers les humains. En protégeant la nature, on améliore le fonctionnement de la société.



« Le populisme est incompatible avec la protection de la nature. »

Si les deux sont liés, et puisque les Français sont préoccupés par la question sociale, pourquoi n'ont-ils pas été plus concernés par la protection de la nature ?

Parce qu'ils sont médiocrement intéressés par la démocratie. Ils ont un goût pour les grandes figures politiques dominatrices, peu pour une démocratie de type libéral. L'Etat peut y commettre d'incroyables coups de force, comme la destruction en Nouvelle-Zélande du *Rainbow Warrior*, le navire de Greenpeace, en 1985 : un attentat terroriste, contre une organisation pacifique, dans les eaux d'un Etat démocratique. Dans n'importe quelle autre démocratie occidentale, le président aurait été contraint à la démission. Mitterrand a été réélu peu après. La France est aussi la dernière des démocraties occidentales à avoir donné le droit de vote aux femmes. Or, en Angleterre comme aux Etats-Unis, ce sont des femmes qui ont porté les mouvements de protection des oiseaux. Cela n'a pas pu avoir lieu en France car Napoléon a porté un coup fatal au statut des femmes. Dans les périodes féminines françaises, on parle de mode ou d'éducation des enfants, alors qu'en Angleterre, dès le XIX^e siècle, on trouve des articles sur la pauvreté ou l'engagement des femmes en politique. Ajoutons enfin que l'absence de la proportionnelle a empêché l'éclosion de l'écologie politique, contrairement à l'Allemagne, la Suisse ou la Belgique.

Comment réduire cette distance entre les Français et la nature ?

Il y a en France une fascination pour le populisme, incompatible avec la protection de la nature, mais aussi un goût croissant pour plus de démocratie, et de partage des décisions. Tant qu'on n'aura pas pris conscience que la protection de la nature est un projet politique, on n'avancera pas. Le problème ne vaut d'ailleurs pas que pour la France. En Angleterre ou aux Etats-Unis, où l'amour de la nature est très fort, elle n'est pas en meilleur état qu'en France, car sa protection n'est envisagée que comme un problème de nature – on crée donc des parcs naturels et des réserves –, jamais reliée aux mécanismes socio-économiques à l'œuvre dans sa destruction globale. Mettre en avant les arguments moraux est également très insuffisant, le discours contre l'égoïsme ne suffit pas. Une fois qu'on a dit que la quête de l'argent, c'est le mal, on n'a rien dit. Comment agir sur la société ? Il est devenu crucial de rétablir le lien, non avec la nature, mais avec les questions politiques. Et il ne suffit pas que des gens brillants pensent de façon minoritaire, il faut que cette minorité acquière le pouvoir d'agir sur l'ensemble de la société par des décisions efficaces. Pour l'heure, elle ne parvient pas à entraîner une masse critique qui lui permettrait d'agir. *Propos recueillis par Vincent Remy Illustrations Jeanne Macaigne pour Télérama*

VALÉRIE CHANSIGAUD

1981
Naissance à Lyon.
2001

Docteure en environnement.
2012

Chercheuse associée au laboratoire Sphère du CNRS et de l'université Paris-VII-Diderot.
2018

Enfant et nature, à travers trois siècles d'œuvres pour la jeunesse, éd. Delachaux et Niestlé.